

Dessin, le retour en grâce ?

Public, institutions et collectionneurs : depuis une dizaine d'années, le dessin a acquis une reconnaissance égale aux autres pratiques artistiques contemporaines. Avec ses trois salons et sa Semaine du dessin, Paris est à l'origine d'une dynamique qui fait des émules, en province et à l'étranger.

PAR MIKAËL FAUJOUR

Quand, en 1991, le sous-sol de l'hôtel George V, à Paris, accueille le premier Salon du dessin, l'événement est relativement confidentiel, qui réunit galeristes et amateurs avertis de dessin classique. A quelques jours de sa 28^e édition, il s'agit désormais d'un rendez-vous annuel de premier plan dans la vie artistique parisienne. Par sa fréquentation (14 500 visiteurs en 2018), comme par son rayonnement : à la fois hors les murs, depuis 1999, avec la Semaine du dessin, extension dans des musées et fondations partenaires de Paris et d'Ile-de-France qui exposent des œuvres de leurs collections d'arts graphiques ; mais aussi à l'échelle internationale : présence de galeries étrangères, rencontres internationales académiques ou encore, en 2016, participation du musée Pouchkine de Moscou. Autant de témoignages de l'importance acquise par ce salon dans la valorisation du dessin, auprès des connaisseurs comme du grand public.

Sa programmation a, il est vrai, évolué : d'abord centré sur

le dessin classique, le salon s'est ouvert aux artistes modernes (Matisse, Picasso...) et, plus récemment, contemporains, même s'ils demeurent minoritaires. Le galeriste Antoine Laurentin participe au salon depuis les années 90. D'après lui, « pendant longtemps, le dessin a été un objet de conservateurs, d'amateurs, un cercle fermé. A présent, nous sommes arrivés à une qualité et une reconnaissance équivalentes au reste de la création plasticienne; on peut considérer tout type de création sur le même plan. Ce marché s'est ouvert grâce au Salon du dessin, qui a créé un petit électrochoc ».

Œuvre d'art autonome

S'il a suscité une dynamique, d'autres acteurs se sont plus spécifiquement attachés à promouvoir les créateurs contemporains. D'abord, la Fondation Daniel et Florence Guerlain. « Il n'existait pas de prix de dessin contemporain; nous avons donc décidé d'en créer un, explique Florence Guerlain. Nous avons alors contribué à redonner ses lettres de noblesse au dessin et vu surgir dans des galeries et divers lieux d'art un retour du dessin. » Depuis 2010, les

trois nominés du prix sont exposés au sein du Salon du dessin, qui s'ouvre ainsi à l'art actuel.

Emule de ce dernier, Drawing Now Art Fair est la « première foire au monde exclusivement dédiée au dessin contemporain ». Née en 2007 à l'initiative de Christine Phal, elle vise à « défendre le dessin sous toutes ses formes ». « C'est le trait qui rassemble tous les modes d'expression, y compris le "wall drawing", la performance, la vidéo de dessin sur sable ou de buée sur une vitre. Il n'y a pas que le crayon ! » précise sa fondatrice. Soixante et onze galeries seront au rendez-vous (contre 39 à sa première édition) de la foire, qui reçoit une moyenne de 20 000 visiteurs. Un succès qui a encouragé les initiatives : espaces thématiques, Mois du dessin hors les murs (sur le modèle du Salon du dessin), création d'un prix en 2011 et d'un « Drawing Lab », lieu d'exposition et de production qui accueille le lauréat pour réaliser une création inédite.

Ce succès de fréquentation et la vitalité des salons marquent un changement de regard du public et du monde de l'art. Car les artistes n'ont jamais cessé de dessiner ;

Salon du dessin.

Palais Brongniart, 28, place de la Bourse, Paris 1^{er}, du 27 mars au 1^{er} avril.

Drawing Now Art

Fair. Carreau du Temple, 4, rue Eugène-Spüller, Paris 1^{er}, du 28 au 31 mars.

DDessin 19.

Atelier Richelieu, 60, rue de Richelieu, Paris 1^{er}, du 29 au 31 mars.

c'est seulement que leurs dessins n'intéressaient pas les galeristes. « *Ily a quelques années, jamais une institution n'aurait fait une exposition monographique d'un artiste dessinateur* », se souvient Christine Phal. C'est pourquoi la donation, en 2012, de 1 200 dessins des Guerlain au Centre Pompidou a une valeur symbolique forte, qui marque la reconnaissance institutionnelle du dessin contemporain, confirmée par l'exposition qui suivit d'octobre 2013 à avril 2014.

Plus qu'un « retour en grâce », le dessin s'est en quelque sorte défait de son statut subalterne pour être reconnu en tant qu'œuvre d'art autonome. « *Maintenant, les collections sont pluridisciplinaires et le dessin est collectionné à l'égal des peintures. Il ne s'agit plus de quelque chose de mineur* », analyse Antoine Lorenceau, codirecteur de la galerie Brame & Lorenceau, qui expose au Salon du dessin.

Le rôle des écoles d'art semble n'être pas étranger à cette éclipse, comme au retour du dessin. Christine Phal pointe ainsi « *la manière dont les études d'art ont été faites pendant des années, où les artistes sortaient seulement avec*

une formation conceptuelle, sans avoir touché crayon ni burin ! Les gens écrivaient et créaient de très belles choses, mais les techniques ont été niées : plus de peinture ni de dessin, mais de l'installation, de la photo, de la vidéo... ». Pour Daniel Guerlain, il y a aujourd'hui chez les élèves « *un besoin de retrouver l'utilité de leurs mains dans la transmission de leurs idées* ».

Désir d'ouverture

Au-delà du retour du dessin, sa reconnaissance illustre peut-être, finalement, un retour du refoulé artistique : travail de la matière, métier, expression, émotion, intuition, imagination. Il rencontre aussi un public qui cherche dans l'art quelque chose de plus immédiat, de plus humain. Comme s'il s'agissait de renouer une communication rompue délibérément par un art formaliste, autoréférentiel ou cherchant à se rendre « indisponible » au spectateur, comme l'analyse un récent essai, *Esthétique de la rencontre* (Baptiste Morizot, Estelle Zhong Mengual, Seuil). Sans écarter le travail formel, le dessin contemporain affirme une appétence à

**SMALL STUENES
OSCILLATOR 5,**
de Bill Woodrow,
2008.

« *dire le monde et explorer l'être* ». C'est d'ailleurs le pari d'Eve de Medeiros, créatrice de DDessin, dernier-né des salons parisiens, inauguré en 2013 : « *Ce qui importe pour moi, c'est l'engagement, en France et au-delà. L'initiative répondait à la nécessité de présenter une scène "émergente" et de nouvelles identités graphiques, des démarches en prise avec les grands enjeux du monde d'aujourd'hui, ainsi que des scènes peu visibles : mexicaine, iranienne, brésilienne, africaine et, cette année, australienne.* » Un désir d'ouverture au monde qui se manifeste, pour le lauréat du prix DDessin, par une résidence de création au Sénégal. Manifestement, la dynamique parisienne fait des émules, et d'autres salons sont apparus à leur suite, en province (Drawing Room à Montpellier, de 2010 à 2018 ; Paréidolie à Marseille depuis 2014 ; Lyon Art Paper depuis 2017), ainsi qu'à l'étranger. Après Amsterdam et Bruxelles, c'est Londres qui verra, en mai, la première édition de Draw Art Fair à la galerie du très prescripteur Charles Saatchi, confirmation de la position acquise par le dessin dans la création contemporaine. ■